

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



TEXTES CHINOIS
ANCIENS ET MODERNES
TRADUITS EN FRANÇAIS.

PUBLICATIONS SUR LA CHINE

PAR LE MÊME AUTEUR.

NOTICE SUR L'ÉCRITURE CHINOISE et les principales phases de son histoire, comprenant une suite de spécimens de caractères chinois de diverses époques, de fragments de textes et d'inscriptions, de fac-simile, de tables, etc. *Paris*, Benjamin Duprat, 1854. — In-8, avec planches lithographiées. 5 fr. 50 c.

L'ÉPOUSE D'OUTRE-TOMBE, Conte chinois, traduit sur le texte original. *Paris*, Jules Gay, 1864. — In-12, avec le texte lithographié. 5 fr. 50 c.

A GRAMMAR OF THE CHINESE LANGUAGE. Part the first. *London*, Trübner and Co, 1874. — In-8. 5 fr.

LES PEUPLES DE L'ARCHIPEL INDIEN connus des anciens géographes chinois et japonais. Fragments orientaux, traduits en français. *Paris*, 1872. — In 4, avec carte et planche. 5 fr.

EN PRÉPARATION :

Hiao-king. LE LIVRE SACRÉ DE LA PIÉTÉ FILIALE, traduit du chinois et accompagné d'un commentaire perpétuel emprunté aux sources originales. — Un vol. in-8.

TCHOUNG-HOA KOU-KIN TSAÏ

TEXTES CHINOIS

ANCIENS ET MODERNES

TRADUITS POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS UNE LANGUE EUROPÉENNE,

PAR

LÉON DE ROSNY,

PROFESSEUR A L'ÉCOLE SPÉCIALE DES LANGUES ORIENTALES.

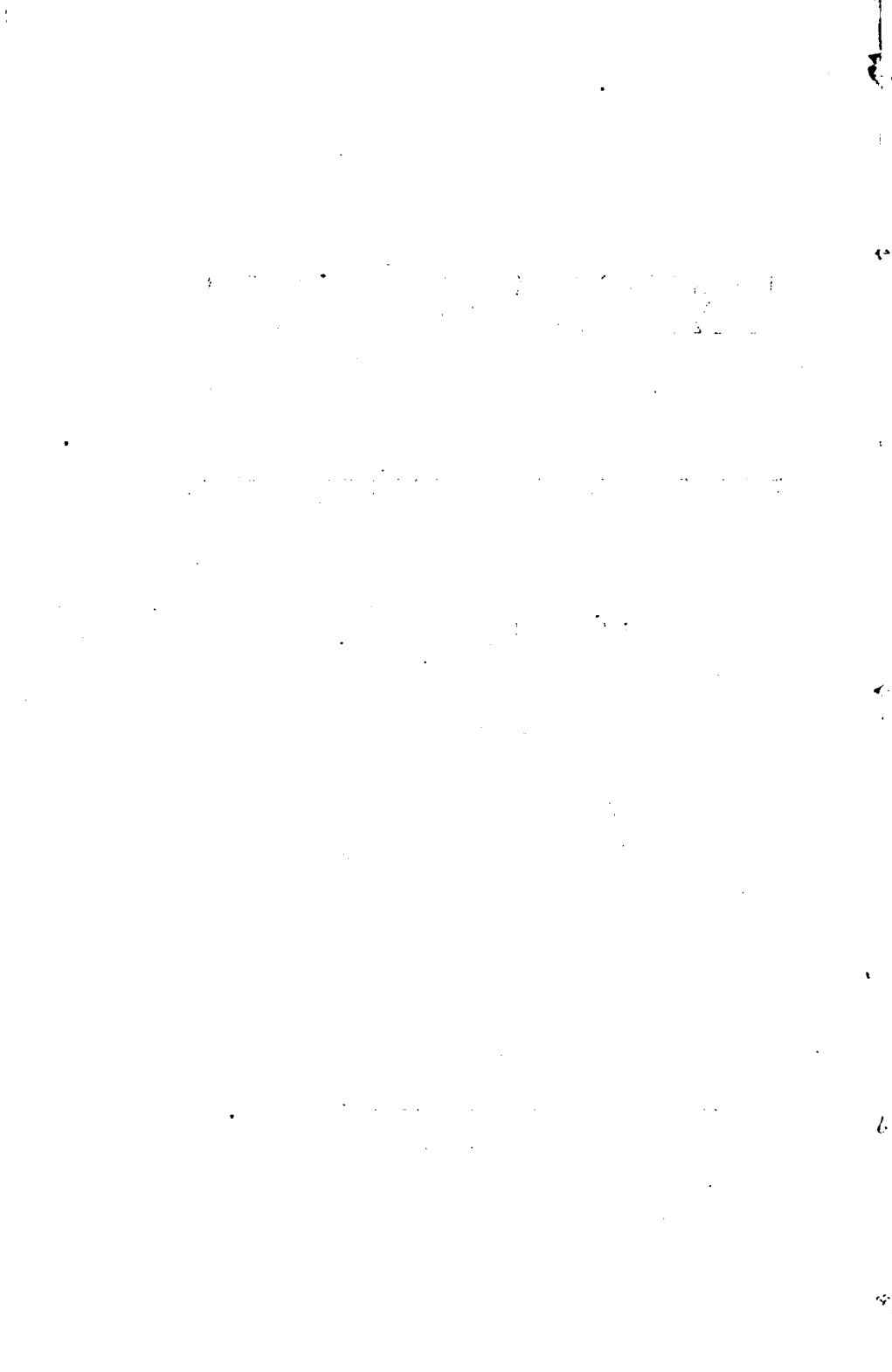


PARIS

MAISONNEUVE ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

15, QUAI VOLTAIRE.

1874





PRÉFACE.

L'enseignement de la langue japonaise, que j'ai essayé d'introduire en France, a été la conséquence des études chinoises auxquelles je me suis adonné depuis plus de vingt années consécutives. S'il est vrai de dire que la connaissance de l'arabe, par exemple, est utile, nécessaire même, pour aborder avec succès la plupart des monuments de la littérature persane, on peut affirmer, avec plus de certitude encore, que nul n'obtiendra l'intelligence des monuments de la littérature japonaise, s'il n'a acquis, préalablement, une solide connaissance du chinois. Les savants qui ont acquis un renom comme japonistes, MM. Pfizmaier, à Vienne; Hoffmann, à Leyde; Severini, à Florence; Valenziani, à Rome; Turettini, à Genève, et d'autres encore que je pourrais citer, ne se sont rendus maîtres des textes japonais que parce qu'ils s'étaient tout d'abord livrés laborieusement à l'interprétation des textes chinois.

Au moment où la France vient de perdre le plus célèbre sinologue des temps modernes¹, j'ai pensé qu'il

¹ A peine la tombe de Stanislas Julieu venait-elle de se refermer, que nous avons appris la perte regrettable de Guillaume Pauthier, qui professait un véritable culte pour les études chinoises et dont les publications sur la Chine ne sont guère moins nombreuses que celles de son ancien condisciple et rival.

n'était pas inopportun de soumettre au jugement des orientalistes quelques essais de traductions nouvelles entrepris dans les diverses branches de la littérature si glorieusement abordée par le maître que nous regrettons. Ce sera peut-être une manière d'apporter un nouvel hommage sur la tombe du savant défunt, que de montrer comment ses élèves cherchent à s'assimiler, sans avoir à beaucoup près l'ambition d'égalier leur modèle, les procédés philologiques qui ont fait la fortune de Stanislas Julien.

Si ces spécimens de la plupart des différents styles chinois sont accueillis avec bienveillance par les sinologues, je me propose de leur offrir, très-prochainement, la première partie de la traduction que j'ai commencée des Sse-ki ou Mémoires du grand historiographe Ssema Thsien. On sait que ces mémoires sont placés en tête de la vaste et magnifique collection des Historiens officiels de l'empire chinois, et que leur auteur, surnommé par les Européens l'Hérodote de la Chine, jouit, dans cet empire de l'extrême Orient, d'une situation exceptionnelle, à la tête de tous les plus illustres chroniqueurs de son pays. Cette traduction sera accompagnée du texte original et de nombreux extraits des auteurs indigènes qui peuvent servir à le commenter.

Londres, ce 15 avril 1873.

LÉON DE ROSNY.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

LES PHILOSOPHES CHINOIS.

逍 遙 遊

SIAO - YAO - YEOU.

L'auteur de ce morceau, *Tchouang-tsze*, est un des philosophes les plus célèbres de l'École du *Tao*, et son œuvre a été maintes fois rééditée, non-seulement en Chine, mais encore au Japon, où elle est fort goûtée par une certaine classe de lettrés indigènes.

Le philosophe 莊子 *Tchouang-tsze*, dont le nom honorifique était 子休 *Tsze-hieou*, vécut au 1^{er} siècle avant notre ère. On possède de lui un ouvrage en 10 livres, connu sous le titre de 南華經 *Nan hoa king* « Le Livre sacré de la Fleur du Midi. » Aucun fragment de cet ouvrage n'a encore été, que je sache, l'objet d'une version dans une langue européenne.

Le chapitre intitulé *Siao-yao-yeou*, malgré sa bizarrerie peu commune, jouit en Chine d'une réputation exceptionnelle. Suivant les prolégomènes du *Nan-hoa-king-kiä*, on aurait tort cependant de juger *Tchouang-tsze* par ce premier chapitre. Le désir de ce philosophe était de dissiper, avec le concours de l'humanité, les brouillards de ce monde et de faire apparaître le ciel bleu dans toute sa pureté; malheureusement les hommes périssent par les désirs qui les rongent. Quand on estime la vérité, on fuit la renommée; quand on respecte la vertu, on dédaigne la gloire. Chez les hommes, le grand mal réside dans le « moi » (有己). Tout le chapitre a, de la sorte, pour but d'arriver à arracher du cœur humain la pensée du « moi ». Il tend à détacher les lettrés de l'antiquité des mauvaises doctrines. *Tchouang-tsze*, en soutenant cette thèse, n'était pas

compris, par suite de l'inintelligence des masses. C'est ce qui lui fait parler d'un ton ironique des gens au petit savoir qui n'atteignent pas les gens au grand savoir, des petits oiseaux qui ne sauraient égaler les grands.

J'ignore de quelle façon sera jugé le fragment du *Nan-hoa-king* dont on va lire la traduction. Toujours est-il qu'il paraît être apprécié par les Chinois eux-mêmes beaucoup plus par son style que par les idées qu'il renferme. « Son style, disent-ils, est brillant comme les nuages du printemps; on n'a rien vu de pareil dans les temps anciens et dans les temps modernes ».

Ce style essentiellement original et parfois ironique de *Tchouang-tsze* présente des difficultés exceptionnelles d'interprétation, dont il sera facile de juger en comparant à notre traduction le texte original reproduit à la fin de ce volume.



LA PÉRÉGRINATION

PAR LE PHILOSOPHE TCHOUANG-TSZE

Il existe, dans la mer du Nord, un poisson appelé léviathan¹; sa grandeur est de je ne sais combien de lieues. Métamorphosé en oiseau, on le nomme rokh²; le dos de cet oiseau est de je ne sais combien de lieues. Quand il est en fureur et qu'il vole, ses ailes sont comme les nuages du Ciel. Quand il voyage sur mer, il se transporte dans la mer du Sud. La mer du Sud est le lac du Ciel³.

Le *Tsi-hiai*⁴ raconte des choses extraordinaires. On y lit :
« Quand l'oiseau *poung* se rend dans la mer du Sud, il agite
« les flots (de ses ailes) sur une étendue de trois mille li; et,
« quand il prend son vol, il atteint à quatre-vingt-dix mille
« li, pour ne se reposer qu'au bout de six mois. »

· 鯢 *kouen*; sorte de serpent de mer, poisson gigantesque et imaginaire, léviathan.

· 鵬 *peng*; oiseau fantastique, dont l'idée a été empruntée peut-être à l'*Æpyornis* de Madagascar; c'est le *rukh* ou *rokh* des *Mille et une nuits*, et le *simurgh* des contes persans.

· En chinois : *tien-chi*; c'est, suivant le *Kang-hi Tsze-tien*, un nom de montagne; mais un commentateur de *Tchouang-tsze* reproduit ce nom avec la marque du génitif 之 (天之池), ce qui m'a engagé à le traduire littéralement : « le lac du ciel ».

· 齊諧 *Tsi-hiai*. C'est le nom d'un auteur, ou, suivant certains commentateurs, le titre d'un ancien ouvrage dans lequel on trouve toute une série de récits merveilleux.

(Et cependant cet animal prodigieux, comparé à l'univers, n'est) qu'un peu d'air ¹, un peu de poussière; c'est un souffle de la création ².

L'azur est-il la véritable couleur ³ du Firmament? Ou bien cette couleur vient-elle de ce que le Firmament s'étend à des immensités qu'on ne peut atteindre? Quand on regarde de haut ou de bas, alors la question est tranchée (2). Or, le Firmament est une accumulation d'eau ⁴. Si cette eau n'a pas de profondeur, elle n'a pas la puissance de supporter de grands navires. Si l'on renverse l'eau d'une tasse dans un petit trou ⁵, alors d'une paille on fait un bateau; mais si (au lieu d'une paille) on emploie une tasse, alors elle (ne flotte plus et) se fixe (au fond); c'est que l'eau est peu abondante, et le bateau (relativement) un grand bateau.

Le vent qui se lève, s'il n'est point soutenu, n'a pas la force de porter de grandes ailes. Or, quand il supporte un vol de quatre-vingt-dix mille lieues, c'est que ce vent, qui vient de la terre, est devenu un vent puissant.

· 野馬也 *ye-ma ye!* Cette phrase est d'une extrême concision, et l'expression *ye-ma* (vulg. « cheval des champs ») qu'il faut interpréter par « l'air qui circule dans les champs » (田間遊氣) appartient à ce style figuré, allégorique, souvent ampoulé, dont l'intelligence présente d'ordinaire de sérieuses difficultés.

· Par 生物 *seng-wou*, on entend généralement les êtres du règne organique.

其正色耶
· 天水之積也
· 坳堂

(On dirait que l'oiseau poug) sur son dos porte le Ciel bleu, et rien ne peut l'arrêter jusqu'à ce qu'enfin il ait accompli son dessein de gagner (la mer) du Sud.

Une cigale et un petit pigeon se mirent à rire (de l'oiseau poug) et dirent :

« Nous, quand nous prenons notre essor et qu'en nous envolant nous nous précipitons sur un orme ou sur un arbre *fang* ¹, nous ne pouvons pas y arriver, et nous sommes tout simplement précipités à terre. Comment s'y prend donc l'oiseau poug pour (franchir) ses quatre-vingt-dix mille lieues et gagner le Sud ? »

Celui qui veut aller dans les bois ², fait le repas du soir ³ et s'en revient (chez lui); son ventre est rassasié.— Celui qui veut aller à cent lieues doit passer la nuit à faire des provisions de bouche.— Celui qui veut aller à mille lieues doit se préparer des vivres pendant trois mois. Ces deux petites bêtes qu'en savent-elles ⁴ ?

Les gens de peu de savoir ⁵ n'atteignent pas les gens de grand savoir; les hommes qui vivent un petit nombre d'années n'atteignent point ceux qui en vivent un grand nombre.

Comment sais-je qu'il en est ainsi? Le champignon éphémère ne connaît point le dernier quartier de la lune, et le premier jour de la lune nouvelle ⁶. La cigale d'hiver ne con-

¹ C'est l'arbre *lan* ou sandal (*King-tien-chih-wen*, livr. xxvi, f° 2).

² 適莽蒼者.—L'expression *mang-tsang* désigne « les bois qui environnent la région suburbaine d'une ville ».

³ 三餐

⁴ 二蟲何知.

⁵ 小知.

⁶ « L'Agaric naît la nuit sur du fumier et meurt lorsqu'il voit pa-

naît pas le printemps et l'automne¹. Ce sont des êtres dont la vie est courte.

Au sud du pays de *Tsou*, on trouve l'arbre *ming-ling* : son printemps dure cinq cents ans ; cinq cents ans font son automne.

Dans la haute antiquité, il y avait un grand sumac ; huit mille ans formaient son printemps ; huit mille ans formaient son automne.

Et *Peng-tsou*², à cause de sa longévité, jouit aujourd'hui d'une réputation. Lorsqu'on le met en regard de la foule des humains, n'y a-t-il pas lieu de se lamenter ?

Le nommé *Tang*, ayant interrogé *Kih* (sur ces faits étonnants), ce dernier les confirma. Dans le Nord à la pauvre chevelure³, se trouve la mer Septentrionale. C'est le lac du Ciel. Il s'y rencontre un poisson dont la largeur est de plusieurs mille lieues ; j'ignore encore quelle est sa longueur⁴. On le nomme léviathan. Il s'y rencontre un oiseau qu'on nomme *rokh* ; son dos est comme une grande montagne ;

raffre le jour, de sorte qu'il ne connaît ni la fin ni le commencement d'un mois ». (COMMENTAIRES de *Sse-ma Piao*.)

¹ « Si elle naît au printemps, elle meurt en été ; si elle naît en été, elle meurt en automne ». COMMENTAIRE de *Sse-ma Piao*.)

² **彭祖** *Peng-tsou*, le Mathusalem de la Chine, avait pour nom patronymique *Tsien* et pour petit nom *Keng*. Il fut mandarin sous le règne de l'empereur *Yao*, et s'établit dans la ville de *Peng*. On prétend qu'il vécut 800 ans.

³ C'est la traduction exacte des mots chinois *kioung-fa* qui signifient « une terre sans végétation » (不毛之地). Je me suis cru autorisé à rendre littéralement le sens des caractères *kioung-fa tchi-peh* « le Nord à la pauvre chevelure », puisque *Delille* a bien pu dire :

J'aperçois une tombe où de leur chevelure
Le cornouiller, le myrte, étalent la verdure.

⁴ Le mot **修** *sieou* est ici synonyme de **長** *tchang* « longueur ».

ses ailes sont comme les nuages suspendus au firmament ; il s'élève à une grande hauteur, et par les tourbillons¹ du vent il atteint à quatre-vingt-dix mille lieues et franchit les nuages² : il porte le Ciel bleu, et ensuite, ayant en vue le Midi, il se rend à la mer du Sud.

La Caille des marais dit en ricanant : « Y est-il donc arrivé? Moi, je sautille et ne m'élève pas au delà de huit pieds, après quoi je redescends; je voltige au milieu des framboisiers et des armoises; et là s'arrête la plus haute portée de mon vol. Et lui, pourquoi veut-il aller (si loin)? »— C'est (par suite de) la différence entre les petits et les grands. De même il y a des hommes qui, par leur savoir, sont capables de remplir une fonction publique³; d'autres, par leur autorité, d'administrer une circonscription; d'autres enfin, par leur vertu, de gouverner en monarche et de montrer leur puissance à tout un état. Chacun s'apprécie avec sa manière de voir⁴ (5)!

Et *Young-tsze*⁵, de l'époque des *Soung*, trouve là une occasion de ricaner. Que tout le monde le loue, cela ne le réjouit, ne l'améliore en rien; que tout le monde le blâme, cela ne le diminue en rien, parce qu'il connaît la distinction de l'intérieur et de l'extérieur, parce qu'il discerne ce qui délimite la gloire et la honte, et qu'il sait que ces choses ne dépendent pas⁶ du

• 羊角, litt. « les cornes du mouton ».

• « A une grande hauteur, il n'y a plus de nuages ». (COMMENTAIRE du *Nan-hoa-king-kü*.)

• Litt. 官 *kouan* « une magistrature ».

• L'idée de l'auteur rappelle notre locution populaire : « il juge les choses avec ses lunettes ».

• 藥子 *Young-tsze* était un sage de la dynastie des *Soung*.

• 數之 pron. *soh-soh*.

monde. Néanmoins, il ne possède point encore la droiture ¹,

Quant à *Lieh-tsze* ², il se promène agréablement sur la brise ³ (en se moquant de l'opinion du monde), pendant une décade et encore cinq jours, puis s'en revient. Il n'ambitionne point le bonheur. Quoiqu'il soit libre dans ses actions, il y a (cependant) encore quelque chose dont il dépend ⁴.

Or, si vous montez le char de la rectitude céleste et terrestre, et si vous vous conduisez conformément à l'intelligence de six principes ⁵ (de la Nature), pour voyager dans l'infini, de quoi pourriez-vous dépendre alors ?

En conséquence, je dis : « L'homme parfait n'a point d'égoïsme; l'être divin dédaigne le mérite ⁶, le sage la renommée ».

• 有未樹, *yeou wei chou*, litt. « il n'a pas encore l'attitude d'un arbre ».

¹ *Lieh-tsze* était un homme du pays de *Tching* qui forma un état féodal important sous la dynastie du *Tcheou* (774 à 500 av. n. è.), dans le territoire actuel de *Kai-foung sou*, province du *Ho-nan*.

• 御 *yu*, signifie « conduire, gouverner », il se rattache au mot 行 *hing* « aller, se promener », comme le mot 風 *foung* de la même phrase au mot 吟 *ling* avec lequel il veut dire « une brise légère »; une traduction littérale et dans l'ordre des mots ferait difficilement comprendre la pensée de l'auteur.

² « *Lieh-tsze* se promène grâce à la brise; bien qu'il soit libre dans ses actions, comme sans la brise il ne pourrait avancer, il y a encore quelque chose dont il dépend » (COMMENTAIRE).

• 六氣 *louh-ki* « les six émanations primordiales ». On entend par là, le principe Femelle et le principe Mâle, le Vent, la Pluie, l'Obscurité et la Lumière (*King-tien-chih-wen*, livr. xxiv, fol. 3).

³ « Les êtres naissent d'eux-mêmes (spontanément); l'homme divin (神人) laisse aller (les choses) et se dispense de toute intervention; il est un avec la Raison suprême; c'est pourquoi l'on dit qu'il est sans mérite » (COMMENTAIRE).

L'empereur *Yao* (voulut un jour) céder l'empire à *Hiu-yeou*¹, et il lui dit : « Quand le soleil ou la lune ont paru, et qu'on n'éteint pas une torche, au point de vue de la clarté, n'est-elle pas un défaut ? Quand une pluie favorable est tombée, et qu'on arrose encore, cet arrosage n'est-il pas une peine perdue (4) ? Paraissez au grand jour, l'empire aura le gouvernement (qu'il lui faut), et moi je ne serai plus qu'un mannequin (5) ; je connais mes défauts, et je vous prie d'accepter mon empire. »

Hiu-yeou répondit : « Vous gouvernez l'empire, et déjà depuis longtemps l'empire est bien gouverné², et moi je vous remplacerais ! Prendrais-je donc pour moi l'apparence (du fait) ; mais l'apparence est l'opposé³ de la vérité. Me ferais-je donc l'opposé (de la vérité) ? — Le roitelet⁴ se cache dans les forêts touffues ; il n'ambitionne (rien) au delà d'une branche (pour s'abriter). — Le rat qui se cache boit au ruisseau ; il n'ambitionne rien de plus que de remplir son ventre. Retournez-vous-en, et demeurez prince. Je n'ai rien à faire de l'empire (6). » Quand bien même le cuisinier ne dirigerait pas bien la cuisine, l'assistant pour les offrandes aux Génies ne quitte point son vase aux libations et son trépied pour les viandes destinées aux sacrifices, dans le but de le remplacer.

¹ 許由 *Yu-yeou*, surnommé *Wou-tchoung*, était un homme de *Ying-tcheou*, dans le nord-ouest de la province de *Ngan-hoeï*.

² Le mot 治 *tchi* (vulg. « gouverner ») entraîne l'idée de « bien gouverner ».

³ 賓 *pin*, que je traduis par « l'opposé de », signifie litt. « le visiteur, l'hôte, celui qui est reçu », par opposition à « l'hôte, celui qui reçoit ». Ce sens manque, je crois, dans les dictionnaires.

⁴ *Tsiao-liao* désigne l'*Orthotomus*.



COMMENTAIRE ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

(1) Ce morceau du philosophe *Tchouang-tsze* est très-estimé en Chine, et souvent cité dans les Dictionnaires et dans les Traités de littérature. Il me paraît évident, comme je l'ai dit, que c'est moins l'idée de l'auteur que le style de son écrit qui lui a valu cette étonnante fortune. Le style du *Siao-yao-yeou* est, en effet, très-bizarre, et peu de morceaux, dans les auteurs chinois, présentent plus de singularités et partant plus de difficulté d'interprétation. La date très-reculée de sa rédaction (environ deux siècles après Confucius) pourrait expliquer dans une certaine mesure ces particularités d'expressions et même de construction grammaticale, dont les écrits de Tchouangtsze nous fournissent de si remarquables exemples. Mais les Quatre Livres classiques de la Chine (*Sse-chou*), qui sont encore plus anciens, diffèrent beaucoup moins du style moderne que les écrits du célèbre philosophe Taosse. Une traduction, quelque fidèle qu'elle soit, d'un texte de ce genre, est toujours très-insuffisante pour donner une idée de l'original.

D'après les commentateurs indigènes, la pensée fondamentale du *Nan-hoa-king*, se trouve dans le morceau intitulé *Siao-yao-yeou*. Ces mots, dont il est presque impossible de rendre le sens d'une manière satisfaisante, expriment l'idée du libre essor de l'homme qui s'abandonne au non-agir et se possède lui-même. On sait que l'idée du non-agir est, en quelque sorte, fondamentale dans toute l'école qui se rattache à la doctrine contenue dans le *Tao-teh-king* du philosophe *Lao-tsze*.

Dans le but de faire comprendre sa pensée, *Tchouang-tsze*, dans le *Siao-yao-yeou*, fait allusion au *nec plus ultra* des grandes et des petites choses, pour mettre en lumière la fin que la nature nous a donnée en partage. Il dit que par ce fait que l'homme voit en petit ce qu'il voit, il en résulte des querelles confuses dans le monde. Si l'homme reconnaît qu'en dehors du Ciel et de la Terre il y a des créations similaires, il s'apercevra bientôt que, bien que sa personne ait de la grandeur, il n'est guère qu'un grain de riz dans l'univers. La lutte de l'homme contre le Ciel infini est donc une illusion et une vaniteuse chimère.

(2) Ce passage est obscur, et les commentateurs chinois ne sont pas d'accord sur sa signification. Quelques-uns même y veulent faire une correction de signe. La pensée de *Tchouang-tsze* paraît être celle-ci : Le firmament est bleu ; cela vient-il de ce qu'il y a quelque chose au fond qui soit bleu, ou cette couleur résulte-t-elle de l'immensité du vide ? Il faut s'arrêter à cette dernière idée ; et, si l'oiseau *poung* peut s'élever aussi haut, c'est parce qu'il n'y a rien qui limite le ciel. Si l'on regardait de haut en bas, au lieu de bas en haut, alors le doute ne serait pas possible, par suite de la présence de la Terre qui bornerait la vue. (Voy. *Tchouang-tsze sun-pen*, comm. du chap. *Siao-yao-yeou*.)

(3) Dans tout le texte qui précède, *Tchouang-tsze* se propose de démontrer qu'il y a dans ce monde de grandes et de petites choses, qu'il n'est pas possible de mesurer avec la même mesure. Cela le conduit à établir que, puisqu'il y a des choses qui dépassent les bornes de l'intelligence ordinaire, la sagesse consiste dans l'abstention, ainsi que le voulait, d'ailleurs, le fondateur de l'École taoïste, le philosophe *Lao-tsze*. C'est en étant indifférent aux choses de ce monde, en pratiquant la vertu pour elle-même et sans y attacher d'idée corrélatrice, que l'homme peut arriver finalement à être libre.

(4) L'empereur se compare à la torche allumée pendant le jour, et à l'arrosage des terres inondées par la pluie. S'il n'a pas cédé plus tôt l'empire à *Hiu-yeou*, c'est que celui-ci, caché dans sa retraite, ne lui avait pas encore été signalé.

(5) En chinois 尸 *chi*. — Ce mot désigne « un cadavre », et également « l'image ou effigie d'un ancêtre ». — Je ne crois pas devoir le traduire ici comme le veulent les commentateurs chinois qui l'expliquent par 主 *tchou* « maître, gouverner, commander en maître ». Dans la phrase du *Siao-yao-yeou*, où nous le rencontrons, le mot *chi* me rappelle un passage du *Ou-tsze-tchi-ko* « la Chanson des Cinq Frères », un des plus anciens morceaux du *Chou-king*, dans lequel il est question d'un prince fainéant qui était sur le trône comme un *chi*, c'est-à-dire « comme un mannequin, comme le simulacre d'un roi ». Il me paraît hors de doute que c'est dans ce sens que *Tchouang-tsze* a fait ici usage de cette expression.

(6) *Hiu-yeou* était un ermite du mont *Ki-chan*. Le Grand Historiographe *Sse-ma Tsien* a dit : « Je suis monté sur le mont *Ki-chan*,

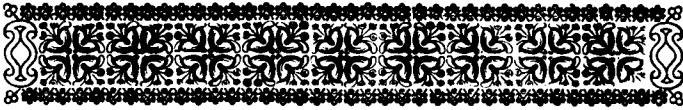
et j'ai vu, au sommet, le tombeau de *Hiu-yeou* ». Li veut dire « sujet », *A chi* veut dire « nominal ». On veut expliquer ici que le sage ne tient pas à la renommée. Il faut choisir entre la vérité qui est l'hôte et la renommée qui est la personne reçue ; *Hiu-yeou* préfère la vérité ». (*Tchouang-tsze sun-pen*, comm. du chap. *Siao-yao-yeou*)

Ce même *Hiu-yeou* est souvent cité par les Chinois comme un type de désintéressement. L'histoire légendaire raconte que lorsque l'empereur *Yao* eut pris congé de ce personnage, après avoir essuyé un refus à sa proposition de lui céder le trône, *Hiu-yeou* s'empressa de se rendre à la rivière pour se laver les oreilles. Là, il rencontra un bouvier de sa connaissance qui faisait boire ses bœufs. Ce dernier lui ayant demandé pourquoi il se lavait les oreilles, *Hiu-yeou* lui raconta les paroles offensantes pour sa modestie qu'il venait d'entendre de la bouche de l'empereur *Yao*. Le bouvier, convaincu de l'inconvenance des paroles de ce prince, se hâta d'éloigner son troupeau de la rivière, afin qu'il ne s'abreuvât pas davantage à une eau ainsi corrompue.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.



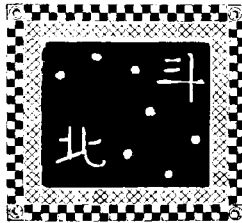
POSTFACE.

Si, comme je le désire, les morceaux qui précèdent sont accueillis avec bienveillance par les sinologues, et s'ils répondent aux vœux de mes élèves qui ont exprimé l'intention de s'en servir pour se familiariser avec le style de la langue chinoise ancienne, je ferai paraître, sous le titre de Chrestomathie Chinoise, un nouveau recueil pour lequel j'ai réuni des extraits des ouvrages suivants, lesquels n'avaient encore été traduits dans aucune langue européenne :

1. *Tchun-tsieou* « le Printemps et l'Automne », l'un des Cinq Livres Sacrés ou Canoniques de l'antiquité chinoise.
2. *Tso-tchouen* « Traditions de Tso Kieou-ming ».
3. *Sse-ki* « Mémoires historiques » du grand historiographe chinois *Sse-ma Tsien*, surnommé l'Hérodote de la Chine.
4. *Tsien-Han chou* « Histoire des premiers Han », par *Pan-kou*; ouvrage faisant partie de la collection des *Grandes Annales de la Chine*.
5. *Tsin-chou* « Annales de la dynastie des Tsin ».

6. Notices extraites de la grande *Biographie générale de la Chine*.
7. Bibliographie. — Notices extraites du *Catalogue critique de la Bibliothèque impériale de Péking*.
8. *Tai-tsing yih toung-tchi*, Géographie universelle.

Un second volume, s'il y a lieu, renfermera des notices extraites de différents ouvrages relatifs à la législation, aux beaux-arts, aux sciences mathématiques et naturelles, à l'agriculture et à l'industrie, ainsi qu'un choix de poésies anciennes des auteurs les plus estimés de l'Empire Chinois.



ERRATA

Parmi les fautes typographiques les plus importantes que l'on rencontre dans ce volume, on est prié de corriger celles qui suivent :

Dans les traductions :

- | | | |
|------------------------|---------------------------|--------------------|
| Page 22, ligne 5, | au lieu de : <i>Elle,</i> | lisez : <i>Il.</i> |
| — 57, note 4, ligne 1, | — <i>tchah-i,</i> | — <i>tchah-li.</i> |
| — 64, note 1, ligne 2, | — 女, | — 妙. |
| — 111, note 3, | — 艸, | — 艸綿. |

Dans les textes lithographiés :

- | | | |
|------------------------------|-----------------|--------------|
| Page 13, ligne 7, | au lieu de : 忠, | lisez : 思. |
| — 14, en tête de la ligne 7, | | ajoutez : 其. |
| — 16, ligne 5, | au lieu de : 天, | lisez : 夫. |
| — 16, ligne 6. | — 善, | — 政. |
| — 17, ligne 5, | — 道, | — 道. |
| — 20, ligne 4, | — 心, | — 親. |
| — 22, ligne 4, | — 丕, | — 理. |
| — 22, ligne 4, | — 速, | — 還. |
| — 22, ligne 7, | — 護, | — 讓. |

Page 22, ligne 8,

— 25, ligne 1,

— 27, ligne 7,

au lieu de : 優,

— 日,

— 非,

lisez : 游.

— 由.

— 有.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE.	5
La Doctrine des Tasse en Chine.	
<i>Yin-tchi-wen</i>	7
Le Livre de la Récompense des Bienfaits secrets.	11
L'École de Confucius.	
<i>Tchoung-king</i>	17
Le Livre sacré du Devoir, par Ma-young	21
Le Bouddhisme.	
<i>Miao-fah Lien-hoa-king</i>	51
La Parole de l'Enfant égaré.	53
Les Philosophes.	
<i>Siao-yao-yeou</i>	71
La Pérégrination, par le philosophe Tchouang-tsze	73

Les Géographes.

	Pages.
<i>Tchu-san-tchi</i>	83
Les îles de l'Asie orientale : le Japon, Lieou-kieou, Yézo.	85

Les Sciences naturelles.

<i>San-tsaï-tou-hoëi</i>	101
Histoire naturelle du Mûrier.	103

Les Sciences industrielles.

<i>Tiao-tchang</i> . — <i>Mouh-mien</i>	105
Sur la fabrication du Camphre en Chine.	107
Le Cotonnier.	111
POSTFACE.	113
ERRATA.	115

FIN

DU

KOU-KIN-TSAI**ti-yih-kiouen.**

50
 5644

Impr. de 6430